

✕ CHER HOWARD BARKER...

Cher Howard Barker,

Cela fait longtemps que je pense à vous écrire : l'occasion m'en est donné de le faire par la recréation de la mise en scène de votre texte *Le Cas Blanche-Neige (comment le savoir vient aux jeunes filles)* à l'Odéon cet hiver, plus de trois années après sa première création, et presque quatre ans après notre première (et seule) rencontre.

Rétrospectivement et à l'occasion de ce courrier (public), j'essaye de construire une pensée et de comprendre ce qui m'intéresse depuis des années dans votre projet d'écriture, et encore plus en ayant fait la mise d'un de vos textes.

Je crois que ce qui a fait écho et résonne en moi c'est sa capacité à mettre en travail.

Votre écriture travaille et fait travailler.

Votre projet d'écriture est un projet de labeur et de travail car il ne propose pas une forme unique et canonique du théâtre, mais est un agencement savant entre différentes traditions qui s'opposent, une insolente réécriture des mythes, une réflexion sur la représentation du corps en scène, sur l'incarnation ou je dirais plutôt l'incorporation des acteurs, une nouvelle interrogation des notions de fiction, d'histoire, d'espace et de temps. La langue que vous inventez est parfaitement contemporaine et il est bien confirmé là que l'écriture de scène est toujours en mouvement, en travail, en intelligence. D'autres, compagnons de travail et de labeur, le font aussi. Disons : les auteurs majeurs.

Nous sommes dans une période de mutations extrêmes et rapides, nous savons maintenant que le monde a changé (vous le saviez en 1984 quand vous écriviez *N'exagérez pas*, long poème morcelé réglant la lourde facture du 20^e siècle) et change comme peut-être il n'a jamais changé dans un temps aussi court.

Le monde change et pour l'artisan du théâtre, pour celui qui s'occupe de représentation de ce monde, les propositions de travail aussi nettes, acides et inquiétantes, comme celles que développe votre projet d'écriture sont rares.

Le monde change, ses représentations se diluent dans une sorte de grand magma spectaculaire, le geste artistique public devient peu à peu insignifiant par absence de retours critiques, le théâtre, après la chanson, la musique, les arts plastiques, la danse, accède pleinement à de nouveaux temps économiques. Des produits simples et faciles à digérer apparaissent. Conséquemment, les formes scéniques vieillissent à grande vitesse : ce qui était « si contemporain » il y a si peu de temps devient rapidement poussiéreux, en France le public d'aujourd'hui descendant direct de l'ancienne idée d'un théâtre public n'a plus l'exigence militante et ovationne mollement des spectacles mort-nés, sans rimes ni raisons, dont on ne se souvient plus le lendemain.

Nous sommes entrés dans une période de grande porosité, où les contours du travail artistique sont plus flous, moins nets. On pourrait penser que cela est une chance pour le spectacle vivant. Pas si sur. Cette apparente circulation ne favorise pas tant les échanges entre artistes qu'une dilution généraliste. Nous sommes à un moment où l'art devient généraliste. Les artistes devraient savoir tout faire (le peuvent-ils ?). Les médias culturels traiter de tout et parler de tout le monde. Surtout pas de spécialisation, pas de spécial !

L'Art Généraliste : celui qui est produit pour être vendu rapidement à la plus grande masse possible. Il ne peut être qu'opposé au travail des galeries, des profondeurs, de ceux qui fouillent autant le bien public que le mal public.

Tout devient généraliste. Cela veut dire aussi que tout s'oppose au spécialiste, à l'hyper spécialisation, au spécial, c'est-à-dire aussi tout s'oppose au geste obsessionnel, à la pensée têtue.

Tout le monde veut monter en scène mais que veut dire être en scène aujourd'hui ? Et jouer ?

Tout le monde fait du culturel mais le lien social se défait inexorablement, jour après jour.

Tout le monde écrit mais qui est auteur ?

Tout le monde fait du cinéma mais où sont les réalisateurs ?

Tout le monde danse mais quel projet chorégraphique ?

Tout le monde fait du théâtre politique mais qui dit quoi ? Et comment ?

Finalement, qui fait quoi ?

La caution contemporaine sert la paresse absolue. Nous sommes aussi entrés dans un temps de grande paresse. Une paresse où se faufilent toutes les impostures mondaines encouragées par la bêtise de certains administrateurs culturels.

Pour ceux qui croient voir, qui croient entendre, et qui décident pour les autres de ce qui est à voir et entendre, le théâtre serait sorti du champ de la modernité, et ne serait plus qu'un objet vieux, désuet et ringard. Pour autant, la dépouille encore vivante du théâtre public français est là, les circuits de production et de diffusion existent, le public est au rendez-vous (plus d'un demi-siècle de travail justement.) et il est une aubaine pour bon nombre de fondre sur les théâtres, de se précipiter sur les scènes, et d'y jeter rapidement des objets ni faits ni à faire, des prétextes mondains qui ne sont qu'un évènement de plus dans un CV, des choses non-travaillées. Le spectacle vivant est devenu une vaste brocante, un grand bric-à-brac paresseux.

Ils y a de grands projets d'écriture, on ne sait pas les lire, on ne sait pas bien les remarquer, on ne sait pas toujours les voir. Ils n'ont plus leur place sur les scènes. Ils y a des aventures artistiques exemplaires. Elles sont rares et souvent méconnues.

Dans cette mollesse et cette paresse généralisées, les projets de littérature spéciaux et « spécialisés » comme le votre renouvellent et donnent de nouveaux horizons à la scène. En cela, ils sont salutaires, roboratifs, fortifiants. Je voulais vous remercier de votre opiniâtreté et d'avoir su, par votre travail, construire une œuvre et inventer une véritable modernité du théâtre en construisant un système d'écriture et de pensée où écrire, lire, et interpréter une pièce de théâtre d'aujourd'hui a un sens : savoir commencer, dérouler, et finir une représentation.

Bien à vous,

Frédéric Maragnani

P.S : Chose éprouvée pendant la création et les représentations de *Le Cas Blanche-Neige* depuis trois ans en différents lieux : vous écrivez pour le plus petit nombre et vous avez tout à fait raison : en agissant comme cela je suis sûr que vous construisez un réel projet de théâtre populaire et non populiste. Votre théâtre est populaire, au sens noble du terme. Le théâtre de la Catastrophe est et sera un théâtre populaire. J'en suis désolé pour vous mais c'est la vérité absolue.